

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMP^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
PLACE DU MUSÉUM.

L'AN 3 DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

ces oiseaux ne grimpent jamais, j'y ai trouvé sept espèces différentes.

Quant au grand et menu gibier, il étoit, en proportion aussi multiplié; et je ne crains pas d'avancer que le canton eût suffi pour nourrir avec profusion une armée ou une caravane de deux mille hommes.

Au milieu de cette immense ménagerie, dont la variété me tenoit dans un enchantement continuel, j'étois surpris de ne pas voir cette quantité de rhinocéros que m'avoient annoncée les gens de la horde de Haripa. Cependant un jour, Klaas, qui sans cesse étoit à l'affut des bonnes aventures, pour avoir la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande hâte dans ma tente me dire qu'à quelque distance du camp il avoit apperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté l'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il ne tenoit qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

A la vérité, la chasse pouvoit être très-amusante; mais indépendamment du danger qu'elle présentoit, j'y voyois de gran-

des difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables ; il nous falloit de grandes précautions , et les approcher sans en être vus ni éventés , ce qui est toujours très - difficile. Je m'étois d'abord proposé de les cerner par un cordon , qui les envelopperoit de toutes parts et d'avancer ensuite sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle , en nous réunissant tous au moment de l'attaque ; mais les Sauvages m'assurèrent que ce plan étoit impraticable avec les animaux dont il est question. En conséquence , je m'abandonnai entièrement à leurs conseils et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposoit les plus grandes prouesses. Je fis mener en lesse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très - grand détour , afin de prendre le dessous du vent , de peur d'en être éventés , et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordoient , et bientôt Klaas nous fit appercevoir , à un

demi-quart de lieue dans la plaine, les deux animaux.

L'un d'eux étant beaucoup plus gros que l'autre, je les crus mâle et femelle. Du reste, immobiles l'un à côté de l'autre, ils gardoient encore la même posture que quand Klaas les avoit apperçus pour la première fois; mais ils portoient le nez au vent, et par conséquent nous présentoient la croupe. C'est la coûtume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat, des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de tems en tems la tête, pour jeter un coup-d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup-d'œil et l'affaire d'un instant.

Déjà nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, et je donnois en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*.

Mes lecteurs se rappelleront ici le nom

de ce Jonker qui, quand je fis la folie de vouloir traverser, sur un tronc d'arbre, l'embouchure de la Rivière des Eléphants, fut un des nageurs auxquels je dus la vie. Pour récompense, je l'élevai, d'après la demande de ses camarades, au grade de chasseur. Il étoit fort novice alors dans cet exercice; mais j'ai déjà remarqué qu'il devint par la suite un tireur très-adroit, et qu'il parvint sur-tout à exceller, par-dessus tous ses camarades, dans l'art de *traîner*.

J'ai déjà dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux farouches, il faut en approcher sans être apperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *be-kruypers* (traîneurs); et c'est en cette qualité que Jonker me demandoit d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tireroit à ma satisfaction.

Comme son offre ne nous empêchoit point d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussit pas,

elle ne nuisoit nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout nu, et partit, en emportant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent.

Pendant ce tems, j'indiquai à mes chasseurs les différens postes qu'ils devoient occuper. Ils s'y rendirent par des détours; chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi, je restai au lieu où je me trouvois, avec deux Hottentots, dont l'un gardoit mon cheval, tandis que l'autre tenoit les chiens; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson.

J'avois en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avoit servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étoient changés! en ce moment elle rapprochoit de moi deux monstres épouvantables, qui parfois tournoient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvemens d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquens; et je craignois qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens qui, les ayant apperçus, faisoient tous leurs

efforts pour échapper à leur gardien et s'élançer contre eux.

Jonker, de son côté, avançoit toujours, quoique lentement; mais toujours il avoit les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyoit-il tourner la tête, à l'instant il restoit immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche; et moi-même j'y étois trompé.

Son traînage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formoit un buisson et qui se trouvoit à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jetté les yeux de tout côté pour voir si ses camarades étoient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

Pendant tout le tems de sa marche rampante je l'avois suivi de l'œil; et à mesure qu'il avançoit j'avois senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur
l'un

l'un d'eux ; que n'aurois-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker , ou tout au moins à côté de lui , afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux. J'attendois dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partît , et je ne concevois pas ce qui l'empêchoit de tirer ; mais le Hottentot qui étoit à mes côtés et qui , à la vue simple , le distinguoit aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette , m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tiroit point , c'est qu'il attendoit qu'un des rhinocéros se détournât , pour l'ajuster à la tête , s'il étoit possible ; et qu'au premier mouvement qu'ils feroient , j'entendrois le coup.

En effet , le plus gros des deux ayant regardé de mon côté , il fut tiré aussitôt. Blessé du coup , il poussa un cri effroyable , et suivi de sa femelle , courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit étoit parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandoit sur tout mon corps ; mon cœur battoit si fort que cela m'ôtoit la respiration. Je

m'attendois à voir les deux monstres renverser le buisson , écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces ; mais il s'étoit couché , le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'appercevoir , et vinrent droit à moi.

Alors à mon angoisse succéda la joie , et je m'apprêtai à les recevoir. Mais mes chiens , animés déjà par le coup de fusil qu'ils avoient entendu , se démenèrent tellement à leur approche que , ne pouvant plus les contenir , je les détachai et les lâchai contre eux.

A cette vue ils firent un crochet , et allèrent donner dans une des embuscades où ils essayèrent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs ; puis dans une troisième , où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens , de leur côté , les harcelloient à outrance ; ce qui accroissoit encore leur rage. Ils détachèrent contre eux des ruades terribles ; ils labouroient la plaine avec leur corne , et y creusant des sillons de sept à huit pouces de profondeur , lançoient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

Pendant ce tems, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyoient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout-à-coup, le mâle s'arrêta; et cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivoit, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenoit très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables, nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restoit. Les traces de sang qu'il laissoit sur son passage nous annonçoient qu'il avoit reçu plus d'une blessure; et il n'en mettoit que plus de rage à se défendre.

Cependant, après quelque tems d'une attaque forcénée, il se battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons; apparemment pour s'y appuyer et ne pou-

voir plus être harcellé que par-devant. Je devinai sa ruse ; et dans le dessein de le prévenir, je me jettai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi, de s'y porter aussi. Il n'étoit plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même tems, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

Sa chute fut pour moi une jouissance délicate. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtois un double triomphe.

Quoique blessé à mort, l'animal se débatoit encore couché à terre, comme il l'avoit fait lorsqu'il étoit debout. Ses pieds lançoient autour de lui des monceaux de pierres, et, ni nous, ni nos chiens n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourmens de l'agonie, en lui tirant une dernière balle ; et c'est ce que je m'apprêtois à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvois attribuer leur demande à un sentiment de pitié ; mais je n'en concevois pas le motif.

J'ai déjà dit que dans toutes les peuplades sauvages, ainsi qu'au Cap et dans les colonies, on fait un grand cas du sang desséché de rhinocéros; que le préjugé lui attribue beaucoup de vertu pour la guérison de certaines maladies, et qu'on le regarde spécialement comme un remède souverain contre les obstructions. On se rappelle que quand Swanepoel, enivré par pinard, tomba sous une des roues de mon charriot et qu'il eut une côte démise et cassée, il me demanda du sang de rhinocéros. Au défaut de sang, le malheureux continua de boire de l'eau-de-vie. Il guérit par les seules forces de la nature, et il avouoit que ce dernier remède, également bon, disoit-il, et pour l'homme sain et pour l'homme malade, étoit préférable à l'autre. Mais ses camarades avoient conservé leurs préventions, et ils vouloient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdoit beaucoup par ses blessures. Ce n'étoit pas sans un très-grand chagrin qu'ils voyoient la terre s'en imbiber autour de lui, et ils craignoient qu'un nouveau coup de fusil n'augmentât encore cette perte.

A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vuidèrent; puis, tandis que l'un d'eux en appliquoit l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuoient et agitoient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auroient pu en remplir vingt.

Je m'étois approché aussi de l'animal; mais j'avois un projet différent du leur, et ne voulois que le mesurer et l'examiner. Les Sauvages de la horde, accoûtumés à en voir très-fréquemment, assuroient que celui-ci étoit un des plus grands de son espèce. Pour moi, je n'en croyois rien; et ce qui m'autorisoit à en douter, c'est que sa principale corne n'avoit de long que dix-neuf pouces trois lignes, et que j'avois vu, chez quelques colons, des cornes plus longues. Au reste, la hauteur de l'a-

nimal étoit de sept pieds cinq pouces, et sa longueur, depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de onze pieds six pouces.

Le docteur Spaarman a publié sur le rhinocéros d'Afrique, une dissertation très-savante, aussi précieuse par l'étendue des recherches que par l'exactitude et la vérité des faits. Entreprendre de parler sur l'animal après lui, ce seroit s'exposer à des redites ou à la honte d'un plagiat. Cependant je regrette qu'un ouvrage où le rhinocéros est si bien décrit, nous en donne un dessin si fautif.

Au reste, je ne parle que de la gravure qui a été publiée dans les traductions françoise et hollandoise. N'ayant point vu la relation originale en suédois, j'ignore si on y trouve le même défaut; et c'est dans cette incertitude que je publierai un jour le dessin de l'animal, tel que je l'ai fait moi-même d'après nature. Dans la traduction du voyage de Bruce en Abyssinie, on voit aussi une figure du rhinocéros bicorne, mais elle est défecteuse, en ce que le traducteur lui a donné faussement les

plus du rhinocéros à une corne, qu'il n'a certainement pas ; du moins dans le sud de l'Afrique ; en auroit-il donc en Abyssinie ? C'est ce dont j'ai très-fort lieu de douter.

En parlant du Quammedaka, canton situé à l'est de l'Afrique méridionale, M. Spaarman dit que *c'est le principal lieu de la résidence des rhinocéros à deux cornes*. Ici l'auteur s'est trompé ; mais son erreur est d'autant plus pardonnable qu'il ne l'a commise que parce qu'il n'avoit point été à portée de connoître ces contrées dont la vue l'auroit mieux instruit.

Il n'en est point du rhinocéros comme du tigre, du lion et des autres carnivores qui, vivant de proie, cherchent pour leur séjour les lieux dans lesquels on nourrit des troupeaux, ou qui ont une grande quantité d'animaux sauvages. Pour lui, comme sa nourriture, ainsi que celle de l'éléphant, consiste en végétaux, et qu'il en trouve par-tout ; comme il est plus farouche encore, il s'éloigne, ainsi que l'éléphant, des lieux habités.

On voit, d'après ces habitudes, que, loin

de choisir de préférence pour son séjour un canton peuplé de hordes et de fermes , tel que le Quammedaka , il doit , au contraire , le fuir. Si , de tems en tems , on y en voit quelques-uns , ce sont , pour ainsi dire , des voyageurs égarés ; qui , bientôt découverts et poursuivis par les habitans , sont , ou tués , ou obligés de regagner , au plus vîte , leur pays natal.

Si du tems du docteur Spaarman il y avoit beaucoup de rhinocéros dans le Quammedaka , il n'y en avoit plus de mon tems , non plus que dans toute la Colonie , d'où ils ont fui depuis qu'elle s'est peuplée davantage.

Il y a long-tems , ajoute M. Spaarman , que Bontius a fait l'observation que le rhinocéros est ordinairement tué avec de la poudre et des balles. Buffon n'a probablement point fait attention à ce passage , lorsqu'il assure , sur l'autorité de Gervaise , que la peau du rhinocéros ne peut être entamée par aucune balle.

Si l'on en croit certains voyageurs , le rhinocéros unicomne , dont la peau écailleuse et repliée sur le cou en forme de mantelet ,

est si dure qu'elle résiste au coup de fusil ; et probablement c'est de ceux-là qu'a voulu parler Buffon.

Pour moi , qui ne connois que ceux de l'Afrique méridionale , je dirai que je n'y en ai vu que de bicornes , ayant la peau lisse comme l'éléphant. On ne connoît point d'autres rhinocéros au Cap et dans les colonies. Ainsi , quant à ceux-ci , ils ne sont point à l'épreuve de la balle , comme la chasse dont j'ai donné l'histoire , m'en a fourni la preuve ; et je suis persuadé qu'il en est de même du rhinocéros unicolore.

La petite corne de celui que nous tuâmes étoit de plus d'un tiers plus courte que l'autre. J'ai déjà remarqué que la grande avoit dix-neuf pouces. Mais ce qui me surprit , ce fut de voir que cette arme si redoutable , avec laquelle il sillonnoit profondément la terre et lançoit au loin des pierres fort grosses , n'étoit point implantée dans les os de la tête ; qu'elle ne tenoit qu'à la peau , et qu'en remuant cette peau , je la faisois mouvoir comme elle.

L'œil du rhinocéros , beaucoup trop petit respectivement à une si énorme masse ,

est aussi très-enfoncé dans la tête ; à raison de la peau extérieure, qui, formant au-dessus de l'orbite plusieurs plis circulaires, y fait une sorte de tube, long de plusieurs pouces, au fond duquel il se trouve.

Peut-être ce canal, en diminuant le champ et concentrant les rayons visuels, comme le tuyau de nos lunettes, sert-il à renforcer l'organe ; mais il empêche au moins l'animal de voir d'autres objets que ceux qui sont dans la direction de son œil. Aussi les Sauvages, lorsqu'ils ne sont point dans cette direction, se croient-ils en sûreté, même fort près de lui ; parce qu'alors ils n'en sont point apperçus.

Mais une singulière particularité du rhinocéros bicolore, c'est de sillonner la terre avec sa corne, en courant, et de jeter en même-tems son urine très-loin par derrière, en faisant des espèces de ruades. Une autre coutume très-remarquable de cet animal, c'est de pulvériser avec ses pieds ses excréments, qu'il ne laisse jamais entiers comme l'éléphant.

Quoique la chair du rhinocéros n'approche pas de celle de l'hippopotame, cepen-

dant elle est fort supérieure à la chair de l'éléphant.

Mes Sauvages s'en promettoient des festins délicieux, et l'idée seule de ce régal leur présentoit un plaisir d'un prix bien supérieur à tous les dangers qu'ils avoient courus. Que de jouissances pour eux dans une bête qui pesoit deux à trois mille au moins. La nuit approchoit : pressés de s'en régaler et voulant, dès le soir même, en festoyer tout le camp, ils se mirent tous à couper sur l'animal les morceaux qui leur convenoient. En moins d'une demie heure, chacun d'eux en emporta sa charge, sans qu'il y parût presque aucune diminution ; mais ils se proposoient bien d'y revenir le lendemain et les jours suivans, avec tous leurs camarades, pour faire curée complète.

J'avois formé le projet d'y retourner comme eux, dans l'espérance que cet immense cadavre auroit attiré quelques oiseaux de proie que je pourrois aisément me procurer. Mais au moment même où je me disposois à partir, des chants nouveaux, qui partoient de toutes parts des bords de la ri-

vière, fixèrent entièrement mon attention; je m'avançai sous les arbres et découvris, en effet, plusieurs oiseaux qui m'étoient jusqu'alors inconnus. C'est ainsi que, passant subitement de la chasse aux quadrupèdes à la chasse aux oiseaux, je donnois quelque repos à mon imagination fatiguée du carnage, et que je voyois diminuer, en proportion des objets, l'horreur naturelle et le dégoût que souvent il m'inspiroit. Plus souvent je reportois mes regards sur la verdure et sur les fleurs; et si quelque amertume et les regrets inséparables d'une vie errante et solitaire, venoient quelquefois me surprendre au milieu de mes fatigues, la plus humble des plantes, en fixant mes regards, en arrêtant mes pas, me rappelloit au doux sentiment de l'existence qu'auroit pu flétrir un si profond abandon. Je longeai la rivière et m'enfonçai dans le bois. Le succès répondit à mes espérances; j'abattis plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux que je n'avois point encore trouvées. Souvent embarrassé du choix, lorsque j'en appercevois plusieurs sur le même arbre, je ne savois auquel donner la mort;

mais le plus remarquable ou le plus beau , comme on peut le croire , attiroit toujours mon coup de fusil.

Reposons enfin nos yeux sur un objet non moins touchant , sur des couleurs peut-être plus aimables encore.

Toujours occupé d'oiseaux , de ramages mélodieux , de plumages nuancés et brillans , j'avançois au milieu de la forêt de Mimosas. Tout-à-coup je sens mon odorat frappé de parfums exquis ; je cherche la plante ou l'arbrisseau qui me communiquoit une si douce volupté : l'air qui m'environne me sert de guide ; plus l'odeur m'enivre , plus la fleur est voisine ; j'arrive aux bords de la rivière : saisi d'admiration , je m'arrête à la vue d'une plante magnifique , la plus belle que j'eusse jamais contemplée : c'étoit un lys qui avoit sept pieds de haut ; j'étois obligé de lever la tête pour admirer la sienne. Il balançoit , plein de majesté , sur sa tige flexible et laissoit échapper des flots d'encens.

Dans la partie supérieure de sa tige droite et élancée se trouvoient éparses avec ordre et grâce , trente-neuf corolles ou fleurs ;